

Grandeur et beauté du *Survenant*

Robert Baillie, *Le Survenant. Lecture d'une passion*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Documents/Poche », 1999, 192 p.

Donald Alarie

Number 95, Fall 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37558ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Alarie, D. (1999). Grandeur et beauté du *Survenant* / Robert Baillie, *Le Survenant. Lecture d'une passion*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Documents/Poche », 1999, 192 p. *Lettres québécoises*, (95), 44–44.

Grandeur et beauté du *Survenant*

Pour Robert Baillie, Germaine Guèvremont est
« notre mère littéraire à tous ».

ÉTUDES LITTÉRAIRES

Donald Alarie

J'AI LU *LE SURVENANT* POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1965, à l'occasion d'un cours consacré au roman québécois. C'était à l'époque où les cégeps étaient sur le point de prendre la relève des collèges classiques. Si je me souviens bien, on retrouvait au programme du même cours *Mathieu*, *Poussière sur la ville*, *Trente arpents* et *L'aquarium*. On peut dire que la littérature québécoise faisait son entrée au collégial. Ce qui aujourd'hui va de soi prenait alors l'allure d'une petite révolution.

Robert Baillie a peut-être découvert le célèbre roman de Germaine Guèvremont dans des circonstances semblables. Chose certaine, cette œuvre l'a profondément marqué. Il écrit d'ailleurs dans l'avant-propos de son essai *Le Survenant Lecture d'une passion* :

Sans l'intervention de cette lecture primordiale, je n'aurais jamais franchi le pas qui m'a mené à l'écriture, à la publication, à mon engagement dans l'institution littéraire du Québec. (p. 13)

On connaissait surtout Robert Baillie comme romancier depuis 1980. Il nous offre maintenant un essai qui se lit avec beaucoup d'intérêt.

Toujours dans l'avant-propos, Baillie précise la démarche qu'il entend suivre dans son analyse. Pour lui, ce livre est d'abord le « témoignage d'un écrivain sur un autre écrivain » (p. 13). Un peu plus loin, il ajoute : « L'essai critique que voici ne s'affiche donc pas dans une posture savante qui le trahirait assez vite et le ferait sombrer dans l'imposture. » Sa lecture « se situe très près du texte de Germaine Guèvremont » (p. 14). Reprenant le roman chapitre par chapitre, il fait ce qu'il est convenu d'appeler du commentaire de texte. Lui qui a été si touché par cette œuvre veut avant tout en « révéler la grandeur et la beauté » (p. 17). Comme il a souvent mis ce roman au programme dans les cours qu'il a dispensés depuis le début des années soixante-dix, il a accumulé un bagage de connaissances qu'il désire maintenant nous faire partager. Les autres critiques qui ont abordé *Le Survenant* lui ont sans doute été d'un précieux secours, mais il avoue qu'il lui est maintenant difficile de faire la part des choses entre ses propres interprétations et celles de tous ces commentateurs qu'il a lus au fil des ans. Il tient à se présenter « tel ce pilleur qui se voit pris au piège de ses larcins involontaires et de ses bonheurs d'assimilation » (p. 15). Ce qui ne l'empêchera pas, dès le chapitre II, de faire référence à un livre bien connu de Jean-Pierre Duquette qui date de 1973.

Germaine Guèvremont, qui est bien née en 1893 (et non en 1896 ou en 1903 comme on l'a parfois laissé entendre), est vue par Robert Baillie comme « la mère littéraire de nombreux écrivains québécois » (p. 17). Il va même jusqu'à dire, tant son enthousiasme est grand,

qu'elle est « notre mère littéraire à tous » (p. 17), une « Mère Courage qui ne vieillira pas » (p. 20). On peut tout de même constater qu'elle a produit son chef-d'œuvre à un âge respectable, soit au début de la cinquantaine. Trois ans auparavant, elle avait publié un recueil de contes, *En pleine terre* ; deux ans plus tard, elle nous donnera *Marie-Didace*, la suite du *Survenant*.

Avant d'entreprendre son commentaire détaillé des différents chapitres, Baillie nous fait une présentation d'ensemble du roman. Il le situe dans le temps et dans l'espace. Il rappelle que « le peuple insulaire du Chenal du Moine se compose essentiellement de deux clans familiaux qui s'équilibrent dans une symétrie parfaite » (p. 22). Il s'agit bien entendu des Beauchemin et des Provençal. Il fait remarquer, et avec raison, que le Chenal du Moine « est un pays en soi, un Québec en miniature, un microcosme » (p. 27). Avec son personnage central, le roman de Germaine Guèvremont « inaugure la contestation des valeurs traditionnelles » (p. 27). Le passage du Grand-dieu-des-routes ne laissera personne indifférent, ni chez les habitants du Chenal du Moine, ni dans le milieu littéraire québécois.

Plusieurs remarques de Robert Baillie intéresseront les lecteurs du *Survenant*, mais celles qu'il fait sur le premier chapitre me semblent tout particulièrement réussies. Il suffit parfois d'un simple commentaire d'ordre stylistique pour faire comprendre toute la signification d'une œuvre. « Un soir d'automne au Chenal du Moine, comme les Beauchemin s'apprétaient à souper, des coups à la porte les firent redresser. » Pour Baillie, tout est déjà là, en puissance dans cette première phrase devenue célèbre :

Juxtaposés et inversés, les compléments circonstanciels révèlent le temps, le lieu, les personnages et l'action. Figure de construction prépondérante dans tout le roman, l'inversion qui bouleverse l'ordre normal de la phrase déclenche initialement l'alerte. L'arrivée du Survenant inaugure un temps nouveau. (p. 29)

Je laisse le soin aux lecteurs éventuels de découvrir avec plaisir les réflexions que l'auteur fait ailleurs sur les noms des personnages, sur le thème de la séduction ou sur le caractère mythique et marginal du *Survenant*. Sans oublier les nombreux rapprochements qu'il établit avec d'autres œuvres du corpus québécois et ses considérations sur le nomadisme et la sédentarité.

L'essai de Robert Baillie vous donnera l'envie de relire ce classique de notre littérature. C'est ce que je m'apprete à faire.



Robert
Baillie